



“Ainsi va la vie, de compromis en compromis”, écrit Francis Scott Fitzgerald dans “Beaux et maudits”.

L'ambition de passer à la postérité

Au-delà de la peinture d'une époque, l'intérêt de “Beaux et maudits” réside dans le désenchantement, la vanité et l'absurdité de l'existence, pivots de l'expérience humaine.

Rien n'est sauvé, et la société qu'il décrit n'a guère changé, d'autant que le modèle américain s'est imposé un peu partout. Mais il y a surtout un plaisir purement littéraire à lire cet immense écrivain. S'il parlait d'un monde disparu, cela ne changerait rien.

Le miroir qu'il tend à ses contemporains est cruel et accusateur. Comment a-t-il été lu lors de sa parution ?

Cela n'a été ni un échec critique ni un échec commercial. On ne savait alors pas trop comment le lire : était-ce un roman naturaliste dans la veine de Theodor Dreiser ou un roman moderne et inventif ? Un siècle plus tard, on a plus à l'esprit ses autres œuvres, et je vois plutôt la fantaisie, le goût pour le mélange des genres, le côté expérimental.

Peut-être parce qu'il a été écrit en quelques mois seulement : il a un côté spontané, signe d'une effervescence créatrice ?

Effectivement, ce qui n'est pas le cas de ses romans suivants, qui sont plus laborieux, et ont nécessité des versions successives. Alors que *Beaux et maudits* est de loin son roman le plus long, il l'a écrit avec une extrême rapidité. Je l'ai moi-même traduit à grande vitesse, parce que j'avais besoin de quelque chose qui remplisse le vide pendant le confinement, mais aussi parce que, ne me souvenant plus des péripéties, j'avais juste envie de connaître la suite : il y a un côté *page-turner* dans ce roman ! Avoir reproduit le rythme auquel il avait été écrit, entre impatience et rapidité, c'est bien tombé.

Quand, page 267, il parle de “la sagesse de l'écrivain qui écrit pour les jeunes de sa génération, les critiques de celle d'après, et les enseignants de toutes les suivantes”, fait-il part de son ambition d'écrire pour être lu dans le temps ?

Il met beaucoup de lui-même dans le personnage de Richard Caramel, l'écrivain, même s'il n'est pas gâté. Il ne faut pas sous-estimer le fait que Fitzgerald avait aussi envie de gagner de l'argent, d'avoir la vie facile, de briller, traumatisé qu'il était d'avoir vu son père devenir alcoolique parce qu'il ne trouvait plus de boulot. Le succès commercial de ses livres comptait donc beaucoup pour lui. Mais il avait aussi une vraie ambition de passer à la postérité. En la matière, il mettait la barre très haut.

G.S.